

IMA LIEVEN

1898 - 1967

Une princesse révolutionnaire



Ima Lieven a voulu laisser à sa famille et à ses amis des souvenirs de sa vie. Le texte de cette brochure est constitué de récits qu'elle a dictés ou racontés et de souvenirs évoqués par quelques-unes de ses amies qui l'ont particulièrement bien connue au cours de ses vingt dernières années.

Textes rassemblés et présentés par
Claire Evans
Berthie Lasserre
Marie-Antoinette Schweisguth

Les souvenirs sont comme un tas de pierres encombrant, tant qu'ils ne trouvent pas leur place dans la construction bien ordonnée d'un édifice au service des hommes.

Ima Lieven

La vie de la princesse Seraphima Lieven s'est déroulée sur la toile de fond de certains des plus immenses bouleversements que l'Europe et le monde aient connus, la marquant avec une brutalité et une persistance incroyables. Et pourtant, ceux qui l'ont connue gardent le souvenir d'une femme d'une grande sérénité, de quelqu'un qui a entrevu le but poursuivi par les hommes au travers de ces tourmentes.

Des palais de contes de fées de son enfance au travail nocturne dans un garage parisien, de la sécurité qui se dégage des grandes plaines à blé du domaine familial en Courlande, aux heures d'angoisse de la déportation en Sibérie, ce sont les rêves et les cauchemars de deux générations qu'elle a partagés, avant d'apporter au monde entier, avec des centaines de gens de toutes races et de toutes classes, un message de réconciliation et d'espoir.

Origines aristocratique et chrétienne

Jamais la famille Lieven, même lorsqu'elle était comblée de tous les privilèges, n'a accepté le statu quo s'il était injuste. La princesse Natalie Lieven, grand-mère paternelle d'Ima, comme d'ailleurs sa sœur, la princesse Gagarine, fut une adepte passionnée du mouvement de renouveau chrétien qui toucha profondément la Russie à la fin du 19^{ème} siècle. Chez cette grande dame, les gens les plus simples côtoyaient ceux de la plus haute société. Un grand journal de Petersbourg fait la satire de l'une de ces "étonnantes" réunions en ces termes : "On y trouve assis côte à côte une princesse, puis un cocher, un peu plus loin une comtesse, puis un Dwornick (portier), un étudiant, une femme de chambre, un baron, un ouvrier d'usine et ainsi de suite..."

Les autorités voyaient d'un mauvais oeil des chrétiens trop révolutionnaires et la cour leur faisait un accueil de plus en plus froid. Du palais de Saint-Petersbourg, qui devint par la suite l'ambassade d'Italie, la famille se retira en semi-exil dans une propriété rurale de Livonie, Cre-

mon. Là, on pouvait, sans crainte des persécutions qui commençaient (1), appliquer une attitude sociale révolutionnaire, enracinée dans une foi simple et robuste, et mener une vie qui, si elle restait plus qu'aisée, était singulièrement dépourvue de mondanité.

Lorsqu'une famine s'abattit sur la Russie, le grand père d'Ima, le prince Paul, fit venir en Livonie (2) tous ses ouvriers agricoles de Russie et les mit au travail, pour construire de nouveaux logements, d'un confort exceptionnel pour l'époque, destinés aux ouvriers lettons. Ainsi, tout en améliorant le sort des uns, il sauva les autres d'une mort quasi certaine. Son fils aîné, Anatole Lieven, continua la même généreuse tradition. Lors de son enterrement, alors que bien des bouleversements avaient déjà eu lieu, un vieux socialiste letton appartenant au nouveau régime, déclarait publiquement : "Notre histoire aurait été bien différente s'il y avait eu davantage d'hommes comme lui".

C'est dans cette atmosphère d'une lutte persévérante pour réformer la société que se déroula l'enfance de la princesse Ima, partagée entre les maisons de ses grand'mères respectives à Saint-Petersbourg et Cremon et le merveilleux domaine paternel de Mezothén, en Courlande. Ce domaine avait été offert à la fin du 18ème siècle par la Tsarine Catherine II à la princesse Charlotte Lieven, qui avait consacré sa vie à l'éducation des enfants impériaux. Deux d'entre eux, Alexandre Ier et Nicolas Ier, allaient régner pendant toute la première moitié du 19ème siècle.

(1) L'Eglise orthodoxe était l'Eglise d'Etat ; d'autres Eglises avaient des droits spéciaux, mais les sectes, qui soustrayaient des gens à l'Eglise, n'étaient pas admises.

(2) Livonie : province baltique de la Russie. En 1918, le Nord de la Livonie forma l'Estonie, le sud et la Courlande formèrent la Lettonie.

Laissons maintenant la parole à Ima :

La propriété était un "majorat" et devait, de ce fait, passer toujours au fils aîné, sans droits de vente. Mon père se consacrait de tout son coeur à l'amélioration de son agriculture. Il avait obtenu des résultats intéressants, tant dans le domaine agricole que dans le domaine social. C'est ainsi qu'il facilitait la vente de terres aux paysans et que ses ouvriers agricoles participaient aux bénéfices des récoltes. Il était constamment cité en exemple.

Nous habitons un magnifique château comprenant une cinquantaine de pièces, construit par un architecte italien très en vogue à l'époque. La rivière Aa qui traversait la propriété, était naturellement une grande attraction pour nous, été comme hiver. En hiver, on pouvait faire des dizaines de kilomètres en traîneau sur la rivière gelée. Le grand événement du printemps était la débâcle des glaces, souvent accompagnée d'inondations. C'était un moment tellement passionnant que quelquefois, nous nous levions la nuit pour le voir. Parfois, il fallait évacuer les écuries quand l'eau était trop menaçante.

Premiers troubles révolutionnaires et guerre de 1914

Pour nous, enfants, c'était le paradis. Mais, dès 1905, ce bonheur fut menacé par la révolution. Le Japon avait infligé une lourde défaite aux troupes impériales et des bandes révolutionnaires commençaient à parcourir le pays en menaçant d'incendier et de piller les terres et les propriétés. Un jour, j'avais sept ans, je montai dans la grande salle et trouvai toutes les femmes de la maison agenouillées en prière. Timidement, sur la pointe des pieds, je voulus me retirer, quand maman me prit par la main et me dit : "Papa est seul sur le balcon. Il parle aux centaines d'ouvriers massés dehors. Nous prions pour qu'il n'y ait pas de violence." Mon père avait refusé la protection militaire offerte par le gouvernement et préférait s'adresser personnellement aux révolutionnaires. Finalement, tout le monde se sépara paisiblement.

Puis ce fut la guerre de 1914. Mon père était responsable de la mobilisation dans notre province et prit part à la guerre comme officier du régiment des Chevaliers Gardes.

En 1915, les Allemands envahirent une partie de la Courlande, le front se rapprocha dangereusement. Le pays se vida littéralement. Les récoltes prêtes pour la moisson furent abandonnées sur pied et bêtes et gens prirent la route de l'exode. Nous n'avions plus d'automobile. Nous sommes partis avec les derniers chevaux, conduits par ma mère, car les hommes étaient tous mobilisés. Nous emportions ce que nous pouvions porter à la

main, mais nous dûmes laisser beaucoup de choses précieuses. Ce qui avait été déposé à la banque d'Etat disparut comme le reste au moment de la révolution.

Il nous fallut dire adieu à Mezothern et nous réfugier d'abord à Cremon, chez notre grand 'mère, à une centaine de kilomètres. Un peu plus tard, Cremon dut fermer ses portes à son tour et nous allâmes nous réfugier dans une auberge d'été, nullement équipée pour les rigueurs de l'hiver. Non seulement nous ne pouvions pas nous chauffer, mais comme l'éclairage faisait totalement défaut, nous passions la majeure partie du temps dans le noir, et la nuit tombait dès trois heures. Une seule bougie de suif éclairait tout le monde pendant la durée des repas. Nous restions souvent sur nos lits ou nos chaises à discuter des événements.

Notre voiture avait été réquisitionnée. Quelques jours plus tard, nous vîmes passer un cortège de voitures, dont la nôtre, remplies de jeunes officiers et d'infirmières qui allaient faire la fête ensemble. Maman fut prise d'une véritable rage, assise sur le bord de son lit, dans l'obscurité : "Un pays où règne la corruption, l'irresponsabilité et la malhonnêteté sous toutes ses formes, ne peut pas s'attendre à une victoire. Dieu ne peut pas donner sa bénédiction quand le pays est pourri de haut en bas. Il faut faire face à la réalité : nous nous trouvons devant une catastrophe." Ma soeur et moi, qui aimions passionnément notre pays, nous pleurions à chaudes larmes, car nous savions dans notre coeur que c'était vrai et nous avions peur d'y faire face. Ces prophéties se sont trouvées réalisées par la révolution de 1917.

Entre les Allemands et les Communistes

Pour loger bêtes et gens, l'auberge d'été était vraiment insuffisante. Nous trouvâmes un refuge plus vaste dans un château médiéval, propriété d'un de nos amis député à la Douma. Nous étions en 1917, le front ne cessait de se rapprocher et presque toute la population civile quittait la région. Les troupes russes en retraite détruisaient tout sur leur passage et mettaient le feu aux maisons habitées. Les résultats de la révolution se faisaient sentir : démoralisation des troupes sur le front, aux cris de "pain et paix". Lénine fut rapatrié en Russie, avec l'accord des pays qu'il devait traverser et notamment de l'Allemagne encore en guerre.

Un jour, je vis un des soldats qui avaient pénétré dans le château, occupé à verser une bouteille d'encre sur un magnifique fauteuil ancien tapissé de bleu ciel. "Pourquoi faites-vous cela, lui demandai-je ? Vous feriez mieux d'emporter le fauteuil avec vous." "Jamais, dit-il. Nous n'en avons pas besoin, alors les bourgeois n'en ont pas besoin non plus." Et il vida l'encrier complètement.

Une autre fois, des soldats en retraite avaient décidé de détruire le château en y mettant le feu. Nous étions groupés autour de maman. Mon petit frère de quatre ans avait la dysenterie et on ne pouvait pas le transporter. Nous suivions les événements par la fenêtre. Maman nous dit : "Nous ne pouvons rien faire, mais nous pouvons tous prier." Les soldats entassaient de la paille, du bois et des bidons d'essence. Subitement, nous les vîmes se retourner anxieusement et, brusquement, s'enfuir. Ils coururent comme s'ils avaient une meute à leurs trousses et disparurent à l'horizon. Un bataillon féminin contre-révolutionnaire venait d'arriver, en bon ordre et grande tenue !

Mon père vint nous rejoindre et réussit à nous emmener dans la petite ville de Cesis (Wenden) où nous serions plus en sécurité. Il était coupé de son régiment qui avait été dissout et resta auprès de nous.

Après beaucoup de difficultés, nous avons trouvé deux chambres meublées où nous nous sommes entassés à dix. Nous étions sans cesse soumis aux perquisitions des soldats rouges qui recherchaient bijoux et nourriture. C'était un moment particulièrement difficile : les troupes allemandes avançaient dans le pays où il n'y avait plus de défense. Les hommes se cachaient pour ne pas être arrêtés par les communistes et souvent, la nuit, ils frappaient à notre fenêtre pour demander refuge.

Déportation

La révolution gagnait sans cesse du terrain. Un matin, l'on frappa à notre porte. Cette fois, c'était la milice rouge qui venait nous arrêter comme otages, avec tous les non-communistes de la ville. Ils nous emmenèrent, mes parents et moi, laissant ma soeur de quatorze ans et mes deux frères de douze et six ans. On nous embarqua dans des wagons à bestiaux, sur des caisses de munitions. Il faisait 28° au-dessous de zéro et bien entendu il n'était pas question de faire du feu. Le soir, le train se mit en branle. Nous ne savions ni où nous allions ni pour quelle raison on nous avait arrêtés.

A Walk, on nous fit descendre et marcher jusqu'à l'église, où on nous présenta à un bureau d'enregistrement. Il y eut une discussion entre les gardes du convoi, qui parlaient à voix haute : "Le plus simple serait de les pendre tous aux arbres du cimetière, disait l'un des chefs." Mais ils renoncèrent à ce projet, trop difficile à réaliser.

Nous passâmes une nuit glaciale couchés sur le dallage de pierre d'une grande salle. Le lendemain, le train nous emmena en direction de Pétrograd, sans autre explication.

Mon père avait été nommé responsable du convoi. Nous étions trois

cents personnes. Le temps passait et nous n'avions rien mangé depuis plusieurs jours. Dans une station à mi-chemin, se trouvait un buffet dont mon père connaissait le gérant. Accompagné d'un garde, il put donner un numéro de téléphone au gérant, en demandant de prévenir certaines personnes de ce qui nous arrivait. Ceci nous sauva. A Petrograd, nous fûmes accueillis par les délégués de la Croix-Rouge suédoise qui avaient l'autorisation de nous accompagner. Nous mangeâmes notre première soupe chaude depuis huit jours et, à partir de ce moment-là, ils cherchèrent à nous procurer de la nourriture.

A Petrograd, nous vivions dans l'espoir d'être relâchés ; mais, un jour, nos wagons ont été rattachés au Transsibérien. Le départ vers l'Est commençait. Sous un ciel de plomb et par une température toujours au-dessous de 20°, nous sommes partis sans connaître notre destination. Pendant des centaines de kilomètres, on ne voyait qu'un champ de neige et des ailes de moulins à vent tendant leurs bras vers le ciel. Nous avions quelques planches dans le wagon, sur lesquelles nous pouvions nous allonger de temps en temps. Nous nous arrangions pour que chacun puisse avoir quelques heures de sommeil.

Au cours d'une halte, une bataille entre plusieurs trains de rapatriement s'est déclenchée entre Blancs et Rouges. Nos gardes nous firent coucher par terre, pendant que les balles sifflaient à travers les parois. Finalement, ils nous firent descendre et traverser la ville de Perm à pied, ce qui était un exploit quand on pense que la neige était à hauteur de toits. Le lendemain, nous avons retrouvé nos wagons, épuisés et trempés, et tout le monde se pressait autour d'un petit poêle à bois installé au milieu du wagon.

Dans une autre station, nous avons rencontré le train des diplomates étrangers quittant la Russie par la Sibérie. Ils nous ont comblés de toutes sortes de choses et nous ont donné une bouteille de whisky pour réchauffer les malades. L'alimentation restait un problème. De temps à autre, on nous distribuait des tripes en conserve, de l'eau pour le thé.

Pendant une huitaine de jours, notre train s'est arrêté dans un village en bordure de la forêt de l'Oural. Site paisible et grandiose. Les habitants ignoraient qu'il y avait la révolution et qu'il n'y avait plus de "petit père le Tsar".

Délivrance miraculeuse

De là, nous avons continué sur Ekaterinbourg. Brusquement, le train s'est arrêté et l'on nous a annoncé que nous étions au terme de notre voyage. Nous voilà alignés sur le quai, le long du train, tandis qu'une

grande discussion s'engageait entre nos gardes et les soviets responsables, qui voulaient tous nous fusiller sur le champ. L'un des gardes, qui avait fait tout le voyage avec nous, nous dit de le suivre, lui, s'il nous en donnait l'ordre. Pendant que la discussion continuait, notre ami nous donna l'ordre de nous mettre en route et de le suivre jusqu'à la prison. Nous nous sommes rendu compte après coup qu'il nous avait sauvé la vie.

Dans la prison, nous étions huit femmes dans une cellule. Nous rabattons pour la nuit les planches sur lesquelles nous couchions. Nous avions froid et nous étions dévorées par les punaises qui tombaient comme grêle du plafond. Pendant ce temps, la Croix-Rouge suédoise s'occupait de notre libération. Le traité de Brest-Litovsk fut signé le 3 Mars 1918 et les otages, dont nous étions, devaient être échangés. Au bout de quelques semaines, on nous annonça que nous étions sur la liste des rapatriés. Nous n'osions pas y croire.

Le retour commença. Mais au bout de quelques jours, nous nous sommes rendu compte que nos wagons avaient repris la direction de l'Est. Nous retournions en Sibérie. Ce va-et-vient de plusieurs jours se répéta trois fois, éprouvant durement nos nerfs. Enfin, nous primes définitivement le chemin de retour.

Il faisait très froid. Nous étions entassés dans des wagons de troisième classe, où se trouvaient de chaque côté trois planches superposées. Les wagons étaient mal chauffés et manquaient d'air. Quelques-uns d'entre nous ayant ouvert une fenêtre, le chef de convoi intervint avec violence et cloua les fenêtres. En réponse à nos protestations, il menaça de fermer complètement le chauffage.

Je fus chargée de négocier la question du chauffage avec Babouchkin, le garde rouge. Cet homme arborait de belles bottes et ne manquait pas de raconter à qui voulait l'entendre comment il avait tué un officier pour se les approprier. "Je vois, dit-il, les rusés... Ils vous ont choisie pour m'attendrir parce que vous êtes la plus jeune du convoi. Eh bien, venez, je vais vous apprendre à faire marcher la chaudière." Il avait sauvé la face. Nous avons passé une partie de la nuit assis sur un tas de charbon, à sucer des graines de tournesol qu'il tirait du fond de sa poche. "Je vous apprends un métier utile, disait-il, qui prouvera que vous n'êtes pas une "main blanche". Plus tard, lorsque le voyage toucha à sa fin, il me demanda en souvenir le petit évangile russe que j'avais dans ma poche. "Mais vous ne savez pas lire, dis-je, en le lui donnant. - Cela ne fait rien, je le porterai toujours sur mon coeur, le petit livre me protégera."

Au bout d'un mois enfin, nous avons atteint la ligne de démarcation. L'émotion de notre groupe était profonde. Nous avions le coeur lourd, malgré la joie de retrouver la liberté. J'ai passé la nuit à pleurer à chau-

des larmes, car je savais que je quittais ma patrie pour toujours.

Retour aux Pays baltes

On nous conduisit dans un camp de transition sous direction allemande. L'Etat-major allemand se trouvait encore dans cette région. Mon père, qui était responsable de notre convoi, demanda à être reçu par ces officiers supérieurs, pour leur faire un rapport sur les progrès du bolchevisme en Russie. "Vous avez encouragé par tous les moyens la destruction de l'armée russe, par une propagande subversive ; c'est votre droit. Mais c'est une arme dangereuse, qui se retournera contre vous et votre pays."

Quelques jours plus tard, nous arrivâmes à Mezothen, où nous retrouvâmes ma jeune soeur et mes deux frères sains et saufs. L'émotion de nous retrouver fut profonde, car ils nous croyaient morts. Ma soeur, avec une énergie inépuisable et un grand courage, avait su organiser leur rapatriement. Nous avons pu passer là quelques mois, puis nous sommes retournés en ville pour voir la suite des événements.

En Novembre 1918, la Lettonie avait obtenu son indépendance, tant par rapport à l'occupant militaire allemand que par rapport à la domination russe. Tandis qu'un gouvernement de tendance socialiste prenait le pouvoir et effectuait immédiatement de vastes réformes sociales et agraires, il restait à défendre le pays contre les troupes bolcheviques qui cherchaient à s'installer partout où les Allemands laissaient place vide.

Mais la population balte était décidée à se défendre. Divisés en trois groupes, dont mon père commandait le détachement russe blanc, tous les hommes s'étaient engagés pour défendre le pays, pendant que les femmes et les enfants, dont nous étions, étaient évacués vers le port de Stettin.

Là, ce sont des particuliers, pour la plupart, qui nous accueillirent dans leurs foyers. Nous étions logés chez un marchand de drap israélite allemand. C'est surtout un médecin israélite, Monsieur Busse, et sa femme, qui nous aidèrent à accueillir les réfugiés des Pays baltes et à les réexpédier vers d'autres régions. Ma soeur et moi avons été chargées de nous occuper de nos compatriotes.

La bataille dans les Pays baltes était rude, mais les Soviétiques furent obligés de se retirer (1). Un jour de 1919, nous reçûmes la nouvelle

(1) L'armistice entre la Russie et la Lettonie fut signé le 1er Février 1920.

que mon père avait été gravement blessé et que sa vie était en danger. Nous avons réussi à le rejoindre à Riga. Nous l'avons retrouvé en vie, avec espoir de le sauver.

Repartir à zéro

Il nous fallait repartir à zéro. La guerre était terminée, mais la trace du passage des Soviétiques était terrifiante. Des amis et des parents avaient été fusillés. Le domaine de Mezothern avait été nationalisé et transformé en Ecole nationale d'agriculture, tandis que d'autres propriétés étaient loties et distribuées à toute une partie de la population. Mes parents commencèrent à exploiter une petite ferme qui avait jadis appartenu à Mezothern ; ma soeur et moi nous nous installâmes à Riga. Nous devions maintenant gagner notre vie. Ma soeur, de seize ans, travaillait dans un hôpital, tandis que j'étais employée comme secrétaire à la mission diplomatique américaine.

C'est là que j'ai pu observer un aspect d'abord peu connu, puis de plus en plus évident de l'action révolutionnaire soviétique : la mise en place de l'appareil clandestin. Suivant la formule de Mao Tsé-Tung : "C'est par les fissures dans le caractère des hommes que nous ferons pénétrer notre idéologie", les agents soviétiques travaillaient à détruire l'armature morale du pays. Ce travail de sape visait particulièrement la jeunesse et l'entourage de toute personne qui portait des responsabilités. La drogue, les femmes, la corruption, l'alcool, l'homosexualité, tout y trouvait sa place.

J'avais trouvé un travail de traduction de textes russes en anglais, auprès du représentant américain. Je faisais aussi le code. Le représentant me dit un jour : "Vous avez beaucoup de travail. Pour vous aider, j'ai engagé une jeune fille qui commencera à travailler demain. Vous pourrez lui confier les clés, lui expliquer le travail, c'est une personne très intelligente, très bien. - Comment s'appelle-t-elle ? - Mademoiselle Untel. - Savez-vous que cette demoiselle est une espionne au service des Soviétiques ? - Oh, vous les femmes, vous êtes toujours jalouses les unes des autres, vous ne savez pas travailler ensemble. Mademoiselle Untel commencera son travail demain. - Vous êtes libre de l'engager, si vous le voulez, mais, dans ce cas, c'est moi qui partirai." Le représentant, furieux, quitta le bureau en claquant la porte, mais cette demoiselle ne vint jamais travailler avec moi.

Ayant mieux réussi auprès des Anglais, elle épousa un officier britannique. J'appris dix ans plus tard par la presse française que l'on avait découvert des fuites en Angleterre et que l'on soupçonnait Monsieur et Madame X : c'était elle et son mari.

1923 : Paris

J'ai dû quitter le pays pour des raisons de santé et, après un séjour en Suisse, je suis arrivée à Paris en 1923. J'y ai mené ma barque à ma guise, ravie de mon indépendance. Pour gagner ma vie, j'ai dirigé un garage où s'employaient un certain nombre de mes compatriotes, puis j'ai travaillé comme secrétaire pour un courtier en Bourse, pour un studio d'enregistrement et enfin pour une grande compagnie pétrolière. J'ai ainsi participé en 1936 à une grève sur le tas, ce qui était une nouvelle expérience pour moi.

Petit à petit, je commençais à me rendre compte de notre responsabilité individuelle et collective dans les événements qui nous entourent. Jusqu'alors, j'avais toujours vécu dans l'idée que nous étions des réfugiés héroïques, victimes des événements, alors qu'en réalité, j'ai dû voir et admettre que nous en étions responsables ; nous n'étions pas les victimes, mais la cause des événements. Nous avons toléré des injustices et de la corruption dans notre propre pays, sans vouloir prendre la responsabilité de changer cet état de choses.

En 1937, je perdis mon père, pour qui nous avions une véritable adoration. Ce fut un grand chagrin, mais, plus tard, je remerciai le ciel qu'il ait pu ainsi échapper à la seconde guerre mondiale. J'avais eu l'occasion de le revoir une année avant sa mort et de mettre au point certaines questions personnelles que j'avais tenues cachées de mes parents.

Guerre de 1939

Automne 1939. Dans le bureau où je travaillais à Paris, la plupart des employés reprenaient leur travail au retour des vacances. J'aurais voulu rentrer en Lettonie pour voir ma famille, mais les événements m'en empêchèrent. Il était trop tard. Nous étions au début de la guerre. J'espérais que les pays baltes resteraient en dehors de la mêlée, mais ils en devinrent un carrefour. En Octobre 1939, je reçus une lettre de ma soeur :

"Je t'écris pour te faire connaître nos projets ou plutôt les projets qui nous sont imposés. Je pense que tu écoutes la radio des différents pays et tu sais ce qui nous arrive. Officiellement, nous sommes censés pouvoir opter (1), mais en réalité, tous ceux qui le peuvent quittent le pays.

(1) Le choix était le suivant : se soumettre aux Soviétiques à qui Hitler "rendait" les provinces baltes ou aller vivre en Allemagne nazie. La majorité se retira vers la Pologne, déjà dominée par les nazis.

"Je voulais revoir ma mère encore une fois. Elle était courageuse, après avoir été désespérée. Nous-mêmes pleurions à l'idée de quitter notre cher Kegun, notre ferme et foyer... Nous avons été miraculeusement préparés, par Dieu, à cette séparation et, avec cet esprit, nous serons capables d'accepter d'autres responsabilités que Dieu nous réserve. Il n'y a que comme cela que l'on peut voir les événements et à quoi nous sommes appelés. Je ne puis te dire combien nous sentons tous la triste fin d'une époque historique. Que Dieu nous rende capables de vivre un nouveau et meilleur chapitre de l'histoire... Le nouveau pays vers lequel nous allons aura besoin de nos services et si vous, de votre côté, vous donnez tout à Dieu pour créer des hommes nouveaux, une nouvelle pensée et une nouvelle puissance dans les nations, nous survivrons peut-être à cette crise désespérée..."

Travail parmi les réfugiés

La guerre m'obligea à changer de profession, et à me lancer dans le travail social. Au moment de l'entrée de l'ennemi à Paris, je partis avec un camion de réfugiés pour Bordeaux, pour aider à l'évacuation et recevoir les réfugiés du Nord. Au bout de quelques semaines, nous avions formé un groupe, avec l'aide des Quakers, et organisé une cuisine dans la halle aux grains de la ville de Toulouse, où nous servions jusqu'à 3.000 repas par jour. Près de trois millions de réfugiés de différents pays semblent être passés par Toulouse. Petit à petit, selon les besoins, les secours se sont organisés. Nous avons pu acheter et nous faire donner des tonnes de sucre, savon, haricots et tout un bateau de riz en provenance de Madagascar, denrées précieuses à cette époque où tout devenait rare déjà. Pendant toute la durée de la guerre, nous avons par miracle pu obtenir des vivres pour les sous-alimentés et les enfants. A la fin, nous n'étions plus que cinq femmes pour nous occuper de tout le Sud de la France, tant pour les réfugiés que pour les camps d'internement des Juifs et des réfugiés espagnols.

Nous avions des bureaux à Toulouse, Perpignan, Marseille, mais souvent nous parcourions le pays pour distribuer des vivres et en acheter (sardines du Portugal, lait suisse, etc.)

Cela ne se passait pas toujours sans difficultés. Nous recevions des appels au secours de tous les côtés ; les réfugiés cherchaient à tout prix à traverser les frontières espagnole ou suisse. Il existait un petit cimetière dans les Alpes qui donnait sur la Suisse et sur la France ; bien des enfants ont été sauvés en passant à travers ce cimetière. Certaines assistantes sociales étaient spécialisées dans ce genre de sport.

Ma responsabilité la plus pénible, c'était ma visite hebdomadaire à la

Baumette, une des prisons de Marseille. Tous les mercredis, je devais y aller avec la camionnette porter des médicaments et quelquefois des messages personnels et, chaque fois, c'était une émotion à surmonter.

Entre temps, j'avais peu de nouvelles de ma famille qui se trouvait en partie en Pologne, en Suède, au Canada, etc. et souvent c'était les petites cartes inter-zones où il fallait pouvoir lire entre les lignes les messages de ce qui arrivait aux uns et aux autres. C'est ainsi que j'ai appris la mort de ma mère en Suède et celle de l'aîné de mes neveux, mobilisé à 18 ans et mort en Russie du Sud.

Aventures avec la Gestapo

Ces années furent fertiles en émotions. A Toulouse, un dimanche matin, alors que je goûtais les rares délices d'un bain chaud, l'amie avec qui je logeais me cria : "Sors vite de ton bain et habille-toi. La police frappe à toutes les portes et ils viennent dans notre direction." J'étais à peine habillée que l'on sonna à la porte. Un invité inattendu se tenait sur le seuil. "Laissez-moi entrer, il ne faut pas que l'on me voie." Je savais qu'il était dans la résistance. Je ne lui posai pas de questions. Il entra et s'assit dans un fauteuil, dans un coin de la pièce, en poussant un soupir de soulagement.

En cette période difficile, où chaque jour la mort pouvait frapper, nous tâchions de garder notre foyer gai et accueillant. Devant la fenêtre ensoleillée, nous avions posé un joli bouquet de fleurs.

On sonna de nouveau à la porte. Cette fois, c'était quatre policiers qui demandaient à voir les papiers de toutes les personnes logeant dans l'appartement. Mon coeur flancha. Je ne pouvais que prier. Je savais ce qui arriverait à tout étranger qui serait découvert dans l'appartement. Comme je rentrais dans la pièce pour chercher les papiers, la porte de l'entrée resta ouverte. Les hommes regardaient vers la fenêtre, apparemment fascinés par ce qu'ils y voyaient. L'un d'eux murmura : "Quelle atmosphère : Si seulement nous pouvions rester ici !" Dès lors, je sus que le danger était passé. Ils regardèrent à peine les papiers que je leur remis et quittèrent l'appartement à regret, après avoir lancé un dernier regard au bouquet de fleurs... mais ils ne virent pas l'homme qui était assis dans le coin opposé, retenant son souffle. Dieu s'était servi d'un bouquet de fleurs pour sauver la vie de cet homme.

A l'approche de la libération, les choses se gâtaient de plus en plus. L'occupant était nerveux. J'étais responsable de la garde des bureaux de notre service social pendant la fermeture de fin de semaine. J'étais seule,

c'était un samedi après-midi. Ayant le pressentiment qu'une visite impromptue se préparait, je me mis à trier tous les papiers compromettants et à les empiler sur le bureau, pour les brûler ensuite. Un coup de sonnette me tira de mon travail et, par la porte que j'avais entrouverte, passa une main armée d'un revolver. "Ouvrez, nous sommes des agents de la Gestapo". C'était deux jeunes gens et une femme qui entrèrent dans mon bureau en me bousculant, bien décidés à m'intimider.

Je m'étais toujours dit que je n'aurais pas peur si cela m'arrivait, mais en réalité, je tremblais comme une feuille et je ne pouvais plus ni concentrer mes pensées, ni prier. La fille me menaçait grossièrement, brandissant le revolver sous mon nez et un des jeunes gens était derrière moi et visait ma nuque. Le troisième fouillait dans les tiroirs en me demandant des explications sur chaque morceau de papier qu'il y trouvait. Une pensée me traversa l'esprit : "L'amour parfait bannit la crainte." Je ne voyais aucun rapport avec ma situation et je ne me sentais aucune haine contre ces gens. Mais une autre idée me vint : "Tu ne hais pas, mais tu méprises, ce qui est encore pire." Les garçons donnèrent ordre à la fille de m'emmener dans la pièce voisine pour me déshabiller et me fouiller et une voix intérieure me disait : "Tu n'es pas meilleure qu'elle, seulement tu as la prétention d'être chrétienne." Mes émotions s'étaient calmées et je lui dis : "Il doit être difficile pour une femme de faire un aussi sale métier." Elle répondit : "Chacun gagne son bifteck comme il peut." Elle se tourna vers moi pour arracher mon vêtement, mais sa main retomba et, avec une figure toute transformée, elle me regarda droit dans les yeux et dit : "Je ne peux pas vous toucher." Elle retourna vers les garçons et leur dit : "Elle n'a rien." Les garçons alors m'ordonnèrent de les suivre à la milice, mais ils n'avaient pas vu les papiers entassés sur le bureau. A la milice, je fus bientôt relâchée.

La plus grande révolution

Ici s'achèvent les souvenirs dictés par Ima Lieven. Mais sa vie va bientôt prendre son sens le plus plein, lorsqu'elle va s'engager dans le Réarmement moral.

Avant la guerre, alertée par sa soeur, Ima avait cherché à rencontrer des représentants du Réarmement moral. Elle fit la connaissance de Frank Buchman lors d'un de ses passages en France. Elle sentit aussitôt que cet homme, avec son idée universelle que chacun reconnaît d'instinct comme la solution nécessaire, tenait la clef de l'avenir. Mais elle comprit aussi que comme Russe et comme aristocrate, il lui faudrait reconsidérer sa responsabilité dans le drame mondial qui se déroulait. Pour le passé et surtout pour l'avenir. Elle recula devant ce défi et préféra rester encore dans son rôle d'observatrice bienveillante.

Mais après la guerre, Ima Lieven ne se sentait plus le droit de rester à l'écart. Le défi qu'elle avait refusé de regarder en face pendant les années trente se représentait à elle avec une force nouvelle. Au coeur de l'Europe d'après-guerre, le Réarmement moral s'implantait et rayonnait de Caux vers tous les pays. La France et l'Allemagne sur la voie de la réconciliation, les charbonnages de l'Angleterre et de la Ruhr, l'industrie textile française s'engageant sur une autre voie que la guerre des classes et ouvrant ainsi des perspectives d'avenir absolument nouvelles. Les hommes d'Etat, non seulement d'Europe, mais d'Asie et d'Afrique venant chercher auprès de Frank Buchman la sagesse et le dynamisme pour faire face à leurs écrasants problèmes - autant de faits, autant de véritables miracles devant lesquels il fallait faire son choix: ou bien fermer les yeux et s'enfoncer dans un égoïsme voulu, ou bien tourner le dos résolument aux compromis, aux hésitations, aux peurs et répondre à l'appel de l'Histoire par un oui sans réserve.

Dès lors, elle se consacra sans salaire, à l'action du Réarmement moral, dont le Centre parisien, ancienne demeure du Baron et de la Baronne de Watteville, devint son foyer.

"Tel je suis tel est mon pays"

En Septembre 1952, lors d'un séjour à Caux, Ima exprima publiquement sa conviction la plus profonde, mûrie en elle depuis sa rencontre avec Frank Buchman :

"J'ai beaucoup pensé aujourd'hui aux événements mondiaux et je me suis demandée jusqu'à quel point mon pays d'origine, la Russie, y était engagé. Quelqu'un a dit ici même : "Tel je suis, tel est mon pays." Pour moi, ceci n'est pas une chose facile à dire. J'ai adopté des comportements différents envers mon pays. D'abord je l'ai aimé. J'ai souffert par lui. Je lui ai fermé mon coeur. J'ai tenté de l'oublier. Je l'ai critiqué, pour son passé et son présent. J'ai rendu d'autres responsables des événements et je me suis considérée comme une victime. Puis j'ai eu un réveil douloureux lorsque je me suis rendu compte de ma responsabilité. J'ai commencé à comprendre que je devais m'identifier au passé, aux péchés de ma classe, de ma génération et de mon pays et à tout ce qui avait provoqué les événements actuels.

"Aujourd'hui, je dois faire un pas de plus. Je dois m'identifier avec ce que fait mon pays dans le monde et en particulier en Chine, en Corée, en Indochine et dans beaucoup d'autres pays sur les cinq continents et prendre aussi ma part de responsabilité vis-à-vis des millions de personnes déplacées, vis-à-vis des morts et des prisonniers des camps de concentration. Ce sont là des choses qui me dépassent et que je ne peux réparer.

Nous vivons aujourd'hui dans une révolution mondiale. Que nous le voulions ou non, nous y participons. Mais la question est de savoir pour quelle révolution nous vivons. Est-ce la révolution du matérialisme ou celle de la croix ? Si nous ne vivons pas pour l'une, nous vivons pour l'autre. De nos jours, la neutralité est impossible. A chaque fois que le rideau de fer de l'égoïsme s'abat dans mon cœur, je suis un morceau du rideau de fer qui divise les hommes et les nations.

"Aujourd'hui, le monde attend avec anxiété le remède à ses souffrances. Nous avons ce remède et la seule chose qui retarde la guérison, c'est notre orgueil et notre égoïsme. Sommes-nous prêts à tout donner pour apporter ce message au monde avant qu'il ne soit trop tard ?"

Six ans plus tard, pendant les journées de crise de 1958, qui amenèrent le général de Gaulle au pouvoir, la princesse Lieven parle devant un auditoire à Blancmesnil, ville à majorité communiste de la banlieue parisienne. Elle évoque ce qu'a représenté pour elle la décision prise en 1948.

"J'avais toujours considéré que nous étions les héros et les martyrs de la révolution, dit-elle, les victimes des événements. Ce n'est pas vrai : nous en étions les responsables. Une classe privilégiée qui refuse de se consacrer corps et biens au réarmement moral du monde se condamne inévitablement à la colère des non-privilégiés. J'ai opté définitivement pour la plus grande révolution, celle qui atteint les racines mêmes de l'injustice parce qu'elle les attaque au plus profond de la nature humaine, dans la volonté des individus et des peuples. De ce jour, j'ai cessé d'être anti-communiste. Je sais aussi que des révolutionnaires qui limitent leurs objectifs et refusent de se consacrer de toutes leurs forces au réarmement moral de toutes les classes, dans le monde entier, se condamnent inévitablement à l'impasse. C'est pourquoi nous menons une lutte mondiale, avec une force mondiale, sans frontières de classe, de race ni de nationalité, où chacun apporte le meilleur de lui-même."

TEMOIGNAGES

C'est de cette vie dédiée à changer les hommes et le monde que quelques-unes de ses amies ont voulu porter témoignage.

Tout d'abord Madame Irène Laure, ancien député socialiste de Marseille, avec laquelle elle était très liée. Ensemble, elles ont participé à des actions du Réarmement Moral en Europe, en Amérique et en Asie. Madame Laure raconte dans les pages qui vont suivre quelques-uns de ses souvenirs de voyage, et évoque la personnalité d'Ima, qui était devenue pour elle "beaucoup plus qu'une amie, presque une soeur".

Finlande

La Finlande est l'un des premiers pays où nous nous sommes rendues ensemble. Nous étions à Helsinki les hôtes du Président de la République et de Madame et nous avons rencontré plusieurs des ministres et des personnalités de Finlande. Le fait de se trouver si près de la Russie a donné comme une nostalgie à Ima. C'est à cette occasion qu'elle m'a dit : "Je me demande si l'on se rend vraiment compte de l'intelligence des Russes, de leur stratégie : si l'on n'y prend pas garde, ils pourraient détruire le monde". J'ai eu le sentiment qu'Ima souffrait de ce qu'était devenu son pays et qu'elle en mesurait les conséquences. Mais sa foi était telle que, malgré tout, elle avait toujours confiance dans l'avenir.

Asie

Puis, avec un groupe du Réarmement moral, nous avons fait un long voyage en Asie, qui nous a menés aux Philippines, à Hong-Kong, à Formose, au Japon, au Vietnam, en Birmanie, en Inde pour revenir par l'Iran et l'Irak.

Partout nous étions reçus par des personnalités éminentes et nous parlions devant de nombreux auditoires. Ima était très timide. Il fallait toujours que je l'oblige à se placer à côté de moi et non pas derrière moi pour traduire ce que je disais, et elle n'aimait pas qu'on la présente à l'auditoire.

A Baguio, aux Philippines, nous avons été témoins d'une réconciliation historique entre personnalités indonésiennes et hollandaises. Au Vietnam, nous avons été reçues par le président Diem et par sa soeur, Madame Nuh. En Birmanie, nous étions les hôtes du Président U Nu et nous habitons Ima et moi, chez le maire de Rangoon, qui est resté un

très bon ami .

A Taipei, nous étions les hôtes du Président et de Madame Tchang Kaï-Chek. Ima ressentait très vivement l'atmosphère de ce pays, car tout y était militaire.

Au Japon nous avons été reçues par les autorités, mais spécialement par la princesse Shishibu, soeur de l'empereur. La princesse parle très bien le français et possède une roseraie splendide dont je n'ai vu l'égale nulle part. Toutes les roses étaient étiquetées et l'on pouvait y remarquer entre autres une rose dédiée à la présidente Coty. C'était émouvant pour moi de voir cette princesse japonaise dont le pays avait été battu et cette autre princesse, Ima Lieven, converser ensemble au milieu des roses. Je pouvais m'imaginer, en regardant le visage d'Ima, ce qui se serait passé si elle était restée dans son pays. Il y avait à ce moment-là de la grandeur dans ces deux femmes et ces princesses pouvaient jouer encore un rôle extraordinaire pour la réconciliation du monde.

En Inde, nous sommes allés à Bombay, Calcutta, Delhi, où nous avons rencontré le président de la République indienne.

A Bombay, nous avons eu une aventure très intéressante. Le maire de Bombay, communiste, a conversé avec Ima et elle a pu lui dire ses convictions en tant que chrétienne. Le maire n'était pas très convaincu de nos idées. Mais deux jours plus tard, il est venu à une réception donnée par une très grande famille de Parsis de Bombay. A brûle-pourpoint il a dit à Ima : "Je ne suis pas d'accord avec vous, mais j'ai un fils de 14 ans pour qui vous pourriez peut-être faire quelque chose". Ima en était convaincue et elle promit au père de tenter l'expérience. Pendant notre séjour, nous avons rencontré ce jeune garçon et il est resté depuis lors un très bon ami d'Ima.

J'ai toujours pensé depuis que la maladie qui l'a emportée avait été aggravée par ce voyage en Asie qui n'était pas facile, du fait de la température et aussi quelquefois même de nos conditions de logement. Mais elle acceptait tout cela parce qu'elle savait que le Réarmement Moral était le seul secret pour une transformation du caractère de l'homme.

Rencontres et amitiés

Quelques années plus tard, je me trouvais encore avec Ima à Saint-Paul de Vence, dans les Alpes Maritimes, où nous allions rendre visite au chancelier Adenauer.

Une anecdote est restée célèbre parmi les amis d'Ima: un jour, me trouvant

dans le Nord de la France, à Roubaix, je désirais voir un camarade, le maire de la ville. Il m'invita à déjeuner, en me disant : "Qui vous amènera ici? - J'ai une personne qui m'accompagnera". Il l'invita également. Dans le cours de la conversation, pendant le repas, il exprima des points de vue politiques et, se tournant vers Ima, il lui dit : "N'est-ce pas aussi votre avis, camarade Ima ?" Ima approuva et depuis ce moment, chaque fois que je revoyais le maire de Roubaix, il demandait des nouvelles de la "camarade Ima". Elle est restée "la camarade Ima" pour de nombreuses personnes.

Ima était une très bonne amie d'Eugénie Eboué, la femme du grand combattant Felix Eboué qui fut le premier, alors qu'il était gouverneur général de l'Afrique Equatoriale Française, à répondre "présent" au général de Gaulle. Elle a aussi été une amie fidèle de Madame Léon Blum.

Je voudrais simplement dire qu'Ima faisait partie de ma famille. Tous mes enfants la connaissaient et même mes petits-enfants. Mon mari Victor, marin de son état, la considérait comme sa soeur et c'était si vrai, qu'ils se chipotaient comme frère et soeur!

Il est impossible de dire tout ce qu'on ressent en repensant à Ima et à sa vie, à son amitié, à sa fidélité, une fidélité à toute épreuve. Pour moi, elle n'est pas morte, je vis toujours avec son souvenir.

Voici un autre témoignage, celui de Madame Claire Evans :

Ima! Je la revois, assise dans son fauteuil roulant, envoyant d'un coup de canne une balle rouler par terre, tandis que notre fils, encore à quatre pattes, éclatait de rire et partait la chercher sous le lit.

Elise Kübler regardait - Elise qui, au terme d'une vie de service dans plusieurs familles, était venue soigner Ima et faire pour elle ces mille choses qu'un corps paralysé par l'arthrose et la maladie de Parkinson ne pouvait plus faire par lui-même.

On sonnait à la porte. C'était une invitée qui venait, non pas tant pour reconforter Ima, que pour chercher le réconfort auprès d'elle, auprès de sa foi éprouvée et ferme.

Elles arrivaient, ces visites, presque chaque jour : la Baronne Wrede, les bras chargés d'un bouquet royal ; une ancienne collaboratrice du Secours Quaker ; Cousine Mary, si proche d'elle. Ou un ami médecin. Chacun venait et revenait dans cette chambre de malade qui n'était jamais une chambre triste.

Parmi les personnes qui venaient voir Ima, il en était une dont nous attendions toujours les visites avec un plaisir particulier, c'était sa tante Sophie. Comblée d'années et d'expériences, celle-ci était douée d'une humour intarissable. Mais derrière ses remarques et ses anecdotes si percutantes et souvent si drôles, on devinait la bonté et l'humanité profondes de cette grande dame.

Ima a passé deux ans et demi avec nous. Sa première garde-malade fut Monique Barrier, une jeune infirmière qui avait beaucoup d'affection pour elle. Gaie, compétente, elle lui consacra plusieurs mois avec une générosité qu'Ima apprécia infiniment. Par la suite, Elise Kübler vint la remplacer. Ima était dépendante pour presque tout, mais pouvait encore venir manger à table avec nous dans son fauteuil roulant. Je peux dire qu'en deux ans et demi, je ne l'ai jamais entendue se plaindre une seule fois. Rouspéter parfois, oui, mais se plaindre, jamais ! C'est cette absence totale de pitié de soi qui faisait que l'on ne ressentait aucune gêne en présence de l'infirmité.

Ima était venue chez nous lorsque les progrès lents mais inexorables de la maladie ne lui avaient plus permis de vivre dans la maison du Réarmement moral qu'elle aimait tant. Sans ascenseur, les étages présentaient un obstacle de plus en plus infranchissable. Notre appartement, situé au rez-de-chaussée, lui évitait d'avoir à descendre et monter des escaliers. Sa chambre donnait de plein-pied sur une vaste terrasse où elle put encore longtemps prendre l'air. Autre avantage, nous étions si près de "la grande

maison", qu'il restait possible de lui faire traverser la rue. Dans les grandes occasions deux hommes empoignaient son fauteuil et l'emportaient toute joyeuse, dans sa plus jolie robe noire, pour qu'elle puisse participer à tout. Son anniversaire, qu'elle partageait avec mon mari, était toujours marqué de cette façon. Mais malgré ces possibilités, le déménagement avait été pour elle un véritable arrachement. Une autre étape, plus difficile encore, allait devenir inévitable.

Les soins nécessaires à Ima augmentaient peu à peu. Il fallait de plus en plus souvent la soulever ; elle était grande, forte et l'inertie propre à son mal la rendait plus pesante encore. Elise commença à donner des signes d'extrême fatigue qui nous inquiétèrent vivement. Ima n'avait pas de famille directe qui fut en mesure d'assumer ces soins. Une ou deux tentatives pour trouver une garde-malade de remplacement s'avérèrent catastrophiques.

Une maison de santé apparut alors aux amis d'Ima et à sa famille que nous avons consultée comme la seule solution permanente. Nous avons contacté, exploré, visité une trentaine de maisons possibles... ou impossibles ! Celle d'Abondant nous parut au bout du compte la meilleure. Elle était destinée plus particulièrement aux personnes âgées d'origine russe, et elle était située à une heure seulement de Paris, dans un parc superbe. Ima s'y installa, dans une chambre particulière confortable. Là encore les visites se succédaient.

Un dernier renoncement devait assez cruellement la toucher : une amie d'Angleterre était venue lui rendre visite, ce qui lui avait fait très plaisir. Le second jour, cette amie, pleine de bonne volonté, offrit de l'emmener pour une promenade dans le parc. Le personnel étant surchargé de travail, l'offre fut acceptée aussitôt. Malheureusement un geste maladroit au moment où le fauteuil roulant était engagé sur la rampe d'accès provoqua un accident. Le fauteuil versa, et Ima eut l'avant-bras droit cassé. Pendant plusieurs mois, il lui fut impossible de manger sans aide. Et c'en était fini des bonnes promenades sous les ombrages.

Ima ne renonçait jamais. Elle entreprit sa rééducation avec un courage et une ténacité qu'on ne pouvait qu'admirer, et affronta une fois encore le long voyage de Lamalou-les-Bains pour une cure dont elle espérait beaucoup.

Au début du mois de décembre 1967, je suis allée la chercher à la Gare de Lyon. Elle devait passer la journée chez nous avant de retourner à Abondant. J'avais pris une ambulance et j'allai jusqu'au train, suivie de deux brancardiers. Je montai dans le wagon et, à ma grande stupéfaction, je vis Ima s'avancer sans aide dans le couloir, d'une démarche que je ne lui connaissais plus depuis bien longtemps ! Elle s'allongea néanmoins

volontiers et, arrivée dans l'appartement qui avait été le sien si longtemps, elle trouva toute une réunion de famille : cousins proches, parents qu'elle n'avait pas revus depuis des dizaines d'années. Ce fut une journée bien douce pour elle.

Nous ne nous doutions pas à ce moment-là que ce serait sa dernière visite.

Au cours des deux cures qu'Ima fit à Lamalou-les-Bains en 1966 et 1967, elle se lia d'amitié avec Madame Paul RUFF, responsable de l'association des paralysés de France pour la région de Lamalou. Voici comment Madame RUFF parle d'Ima :

Dans une petite cour intérieure, mais à ciel ouvert, un coin de verdure, un bassin rond, le reflet tremblant d'un saule pleureur, quelques rosiers en fleurs, puis l'humanité souffrante, entassée dans un enchevêtrement de cannes, gouttières, chariots, et Ima, dans son fauteuil roulant, comme en retrait de cet entassement, seule. Car dans cette foule, elle semblait seule, tellement détachée, calme, patiente - la patience se lisait sur elle. Silhouette vêtue de gris, la tête, trop lourde pour un squelette faiblissant, penchée sur l'épaule, le regard bleu posé sur ces anonymes qu'elle allait côtoyer durant les deux mois à passer ici.

Dès cette première rencontre, elle me parla de ses amis du Réarmement moral et je compris que là était sa vie, sa raison d'être et tout son cœur.

Elle était très dépendante : presque quadriplégique, car, si elle parvenait à utiliser encore une de ses mains, c'était petitement, avec d'infinies difficultés.

Elle partageait la chambre d'une poissonnière espagnole, ou catalane, et peut-être était-ce une marchande de légumes ? Une bonne personne, mais quelle compagne ! Elles communiquaient par gestes, pour l'essentiel, car, si Ima parlait l'espagnol, la femme en question ne le parlait ni ne le comprenait, mais une sorte de dialecte ou de patois, qui tenait du français et de l'espagnol, du catalan et de la langue d'Oc.

Le soir, ni l'une ni l'autre ne pouvant se suffire, on les mettait au lit comme les enfants, dès le repas terminé. Ima aurait voulu pouvoir lire. L'autre réclamait l'obscurité, afin de dormir. Sa lampe éteinte, elle exigeait qu'Ima en fît autant de la sienne. Alors, pendant des heures, il fallait attendre un sommeil qui fuyait. Par contre, dès l'aube, la têt endormie s'éveillait et branchait aussitôt son transistor qui réveillait la voisine.

Les samedis, dès le repas de midi, comme ces dames n'avaient pas de rééducation, on les couchait pour deux heures de sieste. Du repos ? Toute la famille catalane arrivait de Perpignan ou d'ailleurs. Les cousins et les cousines, les frères et les belles-soeurs, les oncles ou les grands-pères emplissaient la chambre exigüe ; les palabres commençaient, voix criardes et patoisantes et, très vite, une odeur forte s'exhalait.

Ima ne se plaignait pas. Elle racontait ; une lueur amusée dansait dans

ses yeux, un sourire malicieux jouait sur ses lèvres. Mais, derrière la volonté d'humour, je devinais la misère.

J'ai proposé de réclamer un changement de chambre, donc de compagne. Elle a paru inquiète : "N'en faites rien ! Celle-ci, je la connais. C'est une brave femme. Savoir qui la remplacerait ?" J'ai compris qu'elle redoutait un changement.

L'année suivante, en cure automnale, d'octobre à décembre, j'avais fait des recommandations. Elle cohabita, le premier mois, avec une charmante religieuse, dont elle regretta le départ. Ensuite, lui vint une digne personne d'âge mûr, Madame Dupont. Propre, assez bien élevée, raide, cette personne vivait dans un silence qui, s'il était reposant au départ, devenait vite obsédant.

Lors de mes visites quotidiennes à Ima, nous nous retrouvions dans la salle à manger, où régnait la télévision. Mais il arrivait, lorsqu'on n'avait pas descendu notre amie pour la rééducation, qu'elle restât dans sa chambre.

C'était une pièce agréable du premier étage, claire, avec une jolie vue sur les montagnes environnantes et des premiers plans de verdure. Madame Dupont, si elle était absente à mon arrivée, apparaissait sans tarder : elle se déplaçait par ses propres moyens. Elle entrait sans saluer ni esquissier un sourire, s'allongeait ou s'asseyait, tournée vers nous et, ne lisant ni ne cousant, son regard de hibou fixé sur Ima et moi, elle demeurait ainsi, durant des heures, dans une immobilité minérale.

Nous avons essayé de l'intégrer à notre duo ; elle faisait mine de ne s'apercevoir d'aucune de nos avances et cette froide présence tissait autour de nous une impression de malaise qui s'amplifiait au cours des heures.

Dans la chambre d'Ima, nous rangions ses papiers, classions le courrier, lettres récentes ou anciennes, dont elle me faisait lire des extraits. Elle m'apprenait ses amis ; elle me parlait de sa soeur, au Canada, de sa vie là-bas, du séjour qu'elle était venue faire auprès d'elle l'hiver précédent. Cette visite éclairait encore pour Ima la lente monotonie des heures quotidiennes.

C'est au cours de ces soirées d'octobre et novembre 1967 qu'elle me raconta sa vie. Cette année était sa dernière année ; nous ne le savions pas. L'amitié naissante ouvrait un avenir de promesses. Elle contait son enfance choyée, dans les belles terres paternelles, les demeures ancestrales aux rives de la Baltique. Elle évoquait promenades et voyages dans de vastes horizons dont elle avait la nostalgie. Une vie heureuse, brillante. Et puis, la Révolution, le long train vers la déportation, avec la mort at-

tendue, risquée, à chaque arrêt du convoi.

Elle me conta le retour et l'exil. Et Paris. La mansarde où elle grelottait, en rentrant de son travail dans un garage, si glacée qu'il lui était arrivé, certain soir de Noël solitaire, tremblant de fièvre, de coucher dans ses fourrures. Elle avait encore des fourrures... Mais elle était jeune alors. Elle travaillait.

Elle racontait. Nous étions dans cette salle, environnées par les pensionnaires. Depuis, un salon a été aménagé. Mais, alors, on n'avait le choix qu'entre la chambre et cette salle où les tables étaient dressées dès dix-sept heures pour le repas du soir. Où la télévision sonore mettait un fond de bruit sur les voix entremêlées, les rires, les plaisanteries, les galanteries. Parfois, dominant les autres voix, on entendait une grossièreté. Mon regard croisait celui d'Ima : "Les pauvres", soupirait-elle, tandis qu'un tendre sourire venait sur son visage.

Un jour, je ne l'ai pas trouvée à sa place habituelle, en compagnie de son assiette. J'allai la chercher à la rééducation. Il était presque dix-huit heures, les salles étaient vides. Dans un coin du vestiaire, épave dans son fauteuil roulant, elle attendait qu'on vienne la quêrir.

Je ne sais si les gens valides ont jamais mesuré l'épaisseur de l'attente. Quand on ne peut se mouvoir, quand tout doit venir d'autrui. Moi-même, avant d'être paralysée, je croyais avoir compris. Clouée durant plusieurs mois, maintenant, je sais.

"Je croyais qu'on m'avait oubliée, dit-elle en riant doucement, d'un rire sourd. Mais, vous savez, j'ai été réellement oubliée, la semaine dernière."

"Non ? Ici ?"

Elle secoua la tête : "Pas ici ; c'était juste avant le repas de midi ; Ginette s'était occupée de moi, puis elle a dû m'oublier." Très vite, elle ajouta : "Elle est si jeune, pauvre gosse ! Et il y a tant de travail. Un travail ingrat, vous avouerez, pour des gamines à peine sorties de l'enfance. On peut bien leur pardonner une étourderie."

Elle soupira : "C'est alors qu'on regrette ses jambes ! Parce que, comme lieu de détente, ce n'était pas le rêve !"

Dans son visage un peu penché en avant, le regard riait : elle souriait à ses difficultés. Elle porta, d'un geste gauche, un mouchoir à ses lèvres, d'un mouvement très lent de l'avant-bras, sans souplesse, car le haut du bras était paralysé et, pour s'aider dans un geste si simple,

accompli avant tant de peine que de la transpiration mouillait sa lèvre supérieure, elle devait encore incliner le cou, allant ainsi à la rencontre du geste trop étroit.

"Heureusement, le facteur est venu. Je devais donner une signature. On me cherchait ; je n'étais ni dans la salle, ni dans ma chambre. Il fallait me trouver, je ne pouvais être loin. "Malheur, s'écria Ginette. Je l'ai oubliée aux cabinets !"

Ima riait. Mais, vite, elle pria : "Non, ne soyez pas sévère. C'est une brave petite. Toutes, d'ailleurs, sont de bonnes petites, mais elles ont trop de travail et c'est trop dur pour leur âge."

Elles les défendait toujours ; n'empêche que, parfois, ces gamines grognaient : "C'est pas parce que vous êtes une princesse, qu'il faut qu'on soit à votre service." Elle me questionnait alors, non sans angoisse : "Suis-je exigeante ? Ah, que tout est parfois difficile !"

Les dimanches, elle venait chez moi. En centre hospitalier toute l'année, ces sorties étaient fêtes pour elle. Manger à une table familiale, dans un cadre sympathique, la dépayisait. Elle jouissait d'un rayon de soleil, sur la terrasse, du calme jardinet doré par l'automne, de quelques roses attardées. Dans le salon, elle regardait autour d'elle avec délectation, caressait des yeux un bouquet de chrysanthèmes, sur un bahut, ou les reliures luisant de cire et d'ans, dans les bibliothèques.

Nous écoutions de la musique. Et ce furent des heures heureuses.

Son séjour à Lamalou s'amenuisait. Le temps du retour était proche et elle redoutait ce retour.

La maison d'Abondant où elle vivait, aurait pu être sympathique, au coeur de ce parc magnifique, dans la beauté sereine des grands arbres et des fleurs. Hélas, elle ne sortait jamais de sa chambre. Elle vivait dans sa chambrette, contre la fenêtre d'où elle avait une vue étendue du parc. Et ce n'était pas gai, pour l'active, la vivante créature qu'elle avait été. Qu'elle aurait voulu être encore, pour participer à l'action du Réarmement moral.

Vint le jour du départ. Elle était habillée, allongée sur son lit et, pour la première fois, j'eus la révélation d'une Ima délivrée de la pesanteur, prête à bondir de ce lit. Et puis, pour la première fois, je l'ai vue debout, au pied du lit, au moment de partir, se tenant sur ses jambes. Et ensuite, encore, elle a marché : trois ou quatre pas, de son chariot jusqu'au taxi qui allait la descendre jusqu'à la gare de Bédarieux.

Nous nous sommes embrassées. "Je viendrai vous voir au printemps, je vous le promets". Nous étions le 6 décembre. Elle est morte le 23. Et, au printemps, c'est au cimetière de Sainte Geneviève-des-Bois que je suis allée. Sur sa tombe.

Ima avait connu l'abondance et le dénuement. Les attelages royaux et le train de la déportation. La fortune, la misère, l'exil et, dans cet exil, le combat pour la vie quotidienne. Difficile combat, alors qu'elle était jeune et belle.

Elle a connu aussi la vieillesse et l'impression d'être devenue un objet en fauteuil roulant, qu'on prend ou qu'on laisse et qu'on peut oublier.

Mais, dans ses tribulations, au cours de cette vie si diverse, elle a surtout rencontré Dieu. Il était avec elle, autour d'elle et en elle. Elle rayonnait de cette présence.

Ce rayonnement la mettait à part, sans l'isoler. Prise qu'elle était par sa maladie et retenue dans la pâte humaine, elle était pourtant tranquille, calme et sereine, tout éclairée par l'Esprit.

Et voici maintenant le témoignage de son amie France Bochet qui était auprès d'elle la veille de sa mort :

Ima, jusqu'à la fin de sa vie a lutté pour les gens, leur donnant le meilleur d'elle-même. Sa tranquille acceptation de sa dépendance vis-à-vis des autres était un défi pour chacun de nous, d'autant plus qu'elle n'y était arrivée que par un renoncement total et une abdication de sa volonté propre.

Elle recevait un nombreux courrier de tous les coins du monde ; elle ne pouvait plus répondre, car écrire était devenu une trop lourde entreprise pour elle ; par ce moyen cependant elle donnait encore le meilleur de ses pensées.

A l'approche de Noël, je suis venue passer 48 heures auprès d'elle à Abondant, pour écrire son courrier. A mon arrivée Ima m'a dit : "C'est une pitié que je vous aie laissé venir, car je ne suis pas bien du tout et nous ne pourrons pas travailler". Sa ténacité faisait qu'elle n'abandonnait jamais et, malgré tout, neuf lettres furent écrites ce jour-là. J'étais heureuse d'être présente, car Ima était souvent prise de vomissements pendant cette journée.

Le lendemain elle allait un peu mieux et une vingtaine de lettres furent écrites ; toutes devaient arriver après le décès d'Ima. L'une d'entre elles me frappa lorsqu'elle me la dicta ; elle était adressée à un ménage syndicaliste avec qui Ima avait d'étroits liens d'amitié. Elle disait, parlant de Noël : "Bien qu'absente de corps, je serai présente en esprit avec vous". Elle me fit relire chacune des lettres avant de les poster, et lorsque j'arrivai à cette phrase, elle en fut elle-même surprise et elle dit "J'ai dit cela !..." Ce ménage fut bouleversé, car lorsqu'ils reçurent la lettre, cette phrase était devenue réalité.

Ima avait des amis dans tous les coins du monde et de tous les milieux. Elle avait un mois auparavant suivi un traitement à Lamalou et elle me fit écrire deux lettres et envoyer un cadeau à deux femmes du personnel de cette maison, qui venaient d'avoir un bébé.

Ima ne se plaignait jamais. Je trouvai très difficile de la quitter après ces deux jours ; bien qu'un peu mieux, elle paraissait si misérable. Je ne me doutais pas que je la voyais pour la dernière fois. Deux jours plus tard elle nous quittait.

Ima s'en est allée, discrète et effacée, mais elle nous a laissé le secret dont sa vie avait été le témoignage éclatant. Tous les évènements qu'elle a vécus et surtout ses difficultés, ses échecs et ses souffrances, elle les a soumis à l'épreuve de la foi et, toujours, elle est sortie victorieuse. Car elle n'a rien voulu pour elle-même, désirant avant tout et passionnément partager avec les autres sa certitude fondée sur l'expérience que la victoire sur soi-même et la victoire sur le mal dans le monde sont intimement liées et sont à notre portée.